Les larves des ÉRISTALES *ressemblent à celles des élophiles.* (Desmarest.)

— **Encycl.** Ce genre d'insectes diptères renferme un très-grand nombre d'espèces, qui présentent, comme caractères communs, les antennes rapprochées, situées sur une éminence, à dernier article arrondi, à soie plumeuse; l'ouverture buccale bombée en dessus; la partie de la face située entre les yeux large et triangulaire; le corps entier couvert de poils; les ailes écartées dans le repos. Les larves de ces insectes sont très-singulières; elles sont au nombre de celles que Réaumur a désignées sous le nom de *larves à queue de rat.* Leur corps est arrondi, terminé par une queue beaucoup plus mince et plus longue, pouvant acquérir un décimètre de développement, formée par les deux derniers anneaux de l'abdomen, qui rentrent en eux-mêmes comme les tubes d'une lunette d'approche. « Ces larves, dit A. Percheron, se tiennent dans les latrines, dans les eaux corrompues, les boues des égouts, quelquefois cependant sur les bords des mares et des étangs, où elles vivent de détritus de végétaux et peut-être d'autres substances; leur queue porte les stigmates de la respiration; quand elles se trouvent tout à fait submergées, elles la portent à la surface de l'eau en restant elles-mêmes au fond; ce tube renferme deux trachées très-brillantes, faciles à distinguer quand on met ces insectes dans un verre rempli d'eau. Ces insectes ont la vie très-dure, et la plus forte compression ne parvient pas toujours à les écraser. » L'espèce la plus remarquable est l'*éristale entêté;* on voit souvent cette mouche planer pendant un temps considérable à la même place et, quand elle en est chassée, y revenir aussitôt après; de là son nom spécifique. Ce genre renferme encore un grand nombre d'autres espèces, indigènes ou exotiques, qui se ressemblent beaucoup.

ÉRISTHÈTE s. m. (é-ri-stè-te — du gr. *eri*, préf. augment.; *esthês*, habit). Entom. Syn. d'ÉVESTHÈTE.

ÉRISTIE s. f. (é-ri-stî). Hortic. Tulipe pourpre et blanche.

ÉRISTIQUE adj. (é-ri-sti-ke — gr. *eristikos;* de *eris*, querelle, controverse, d'où aussi *erizein*, quereller. Ces termes appartiennent peut-être à la même famille que *rizein*, futur *rixein*, quereller, d'où sans doute le latin *rixa*, rixe. Curtius croit que le grec *eris*, querelle, correspond au sanscrit *aris*, en latin *ira*, colère. Il rattache ces divers termes à la racine sanscrite *ar*, qui désigne surtout le mouvement en haut et signifie particulièrement s'élever, monter, et qui a produit une foule de dérivés dans toutes les langues de la famille indo-européenne. Cette racine est, en effet, une des plus riches et des plus fécondes parmi celles qui appartiennent à ce groupe de langues. C'est par suite d'une figure analogue que nous disons familièrement *se monter*, pour s'emporter). Qui appartient à la controverse : *Méthode* ÉRISTIQUE.

— s. m. Nom donné aux philosophes de l'école de Mégare.

— s. f. Art de la controverse.

— **Encycl.** Le nom d'*éristiques* fut donné aux philosophes de Mégare à cause des subtilités dont ils avaient l'habitude d'envelopper leurs adversaires. Familiarisés avec les écrits de Parménide et de l'école d'Elée, et estimant insuffisante la méthode de Socrate, parce qu'elle ne fournissait pas de véritable démonstration, ils eurent recours, pour trouver la vérité, à la voie des abstractions. Ils employèrent les armes de la dialectique et introduisirent de nouveau dans la philosophie la méthode d'opposer à une proposition la proposition contraire, d'où naquit l'art de prouver les choses les plus contradictoires, qui aboutit à un doute général. Ils enseignèrent que le souverain bien est ce qui se ressemble toujours : *quod simile sit et idem semper*, ainsi que l'exprime Lactance. Ces philosophes peuvent être envisagés comme les précurseurs des sceptiques de la période suivante; on les appela aussi, par la suite, *dialecticiens.*

ÉRITHALE s. m. (é-ri-ta-le — du gr. *eri*, préf. augment.; *thalos*, rejeton). Entom. Genre d'insectes lépidoptères nocturnes, de la tribu des lithosies, dont l'espèce type habite l'île de Cuba.

— Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rubiacées, tribu des cofféacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent aux Antilles. ‖ Syn. de TIMONIE, autre genre de plantes.

ÉRITHAQUE ou **ÉRYTHAQUE** s. m. (é-ri-ta-ke — gr. *erithakos*, nom d'un oiseau inconnu). Ornith. Genre d'oiseaux, formé aux dépens des rouges-gorges.

ÉRITRIC s. m. (é-ri-trik — du gr. *eri*, préf. augment.; *thrix*, poil). Bot. Genre de plantes, de la famille des boraginées, tribu des anchusées, formé aux dépens des myosotis, et comprenant cinq ou six espèces, qui croissent sur les montagnes d'Europe.

ÉRIUDAPHE s. m. (é-ri-u-da-fe). Bot. Genre d'arbres, de la famille des homalinées, comprenant trois espèces, qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

ÉRIULE s. m. (é-ri-u-le — du gr. *eri*, préf. augment.; *ioulos*, duvet). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes, tribu des scarabées, dont le type habite la Guinée.

ÉRIVAN ou **IROUAN**, en latin *Eroanum*, ville forte de la Russie d'Asie, ch.-l. de l'Arménie russe et du gouvernement de son nom, sur le Zanga ou Zenghi, affluent de l'Araxe, à 54 kilom. N.-E. du mont Ararat, à 165 kilom. S.-O. de Tiflis, par 40° 10′ de lat. N. et 42° 25′ de long. E.; 14,000 hab., presque tous Arméniens ou Tartares. Archevêché arménien; résidence des autorités administratives et militaires du gouvernement; écoles publiques. Fonderie de canons, manufactures de maroquins et de cotonnades, tanneries, poteries. Commerce très-actif. Le bazar du quartier de Tapobatin renferme plus de sept cents boutiques abondamment approvisionnées. Erivan est dans une situation charmante. Elle se divise en deux parties : la forteresse, entourée de murailles de trois côtés, et la ville proprement dite, où se voient des aqueducs, un beau pont de pierre sur le Zanga, des mosquées, une église grecque, etc. Les environs produisent des vins et des fruits renommés. On croit qu'elle a été fondée par un roi d'Arménie au Ier siècle de notre ère; elle occupait alors un emplacement situé à un peu plus d'un kilomètre de sa position actuelle, où elle a été transférée en 1635. Au XVIe siècle, Erivan devint la résidence des rois perses de la dynastie sophienne. Plusieurs fois assiégée et prise par les Turcs, elle rentra au pouvoir des Perses vers le milieu du XVIIIe siècle. Les Russes, qui l'attaquèrent inutilement en 1808, la prirent en 1827, succès qui fit donner à leur général, Paskievitch, le surnom d'Erivanski. Un traité, conclu en 1828, la céda définitivement à la Russie. Un tremblement de terre, arrivé au mois de juin 1840, exerça de grands ravages à Erivan et dans les contrées voisines.

ÉRIVAN (PROVINCE D') ou **ARMÉNIE RUSSE**, division administrative de la Russie d'Asie, située sur la frontière méridionale de l'empire, entre la Géorgie au N. et à l'E., l'Arménie ottomane à l'O., et séparée de la Perse au S. par l'Araxe. Superficie, 15,530 kilom. carrés; 421,228 hab., dont 225,477 Arméniens grégoriens, 3,392 Arméniens catholiques, 3,352 sectaires russes, 2,212 Russes orthodoxes, 182,709 mahométans, 27 juifs et 4,159 idolâtres. Le sol, généralement fertile, est hérissé de montagnes et entrecoupé de délicieuses vallées. Les rivières principales de cette province sont l'Araxe et le Zanga. Les pâturages qui couvrent les flancs des montagnes nourrissent un grand nombre de bestiaux et de chevaux. Dans les plaines, on cultive les céréales, le riz, le coton, le tabac, le mûrier et la vigne. Au dire des Arméniens, les vignes de l'Erivan sont les plus anciennes du monde; c'est, disent-ils, dans cette contrée que Noé planta la première vigne. Comme les hivers y sont très-rigoureux et très-longs, on est dans l'usage d'enterrer la vigne quand les froids commencent, et de la découvrir au printemps. Les vins de l'Erivan sont très-estimés en Perse. Les Arméniens gardent leurs vins dans des jarres ou pitarres, espèces d'urnes de quatre pieds de hauteur, ovalaires, et contenant de 250 à 300 pintes. Le vin se conserverait longtemps dans ces vaisseaux si on ne s'empressait de le faire disparaître, parce que les officiers mahométans passent très-souvent dans les maisons et brisent tous les vases de vin qu'ils rencontrent. Au dire de Strabon, le vin de Perse se conserve pendant trois générations, c'est-à-dire pendant près d'un siècle. Le pays abonde en sel; on y rencontre aussi de l'or, de l'argent et d'autres minéraux. Quoique ce gouvernement soit souvent appelé Erivan, d'après son nom persan Erwan, sa dénomination la plus récente est Arménie russe.

ÉRIX s. m. (é-rikss). Erpét. V. ÉRYX.

ÉRIZATSI (Sergius), prélat et écrivain arménien, né à Eriza ou Arzendjan, vers le milieu du XIIIe siècle, mort au commencement du XIVe. Il fut sacré évêque de sa ville natale en 1291, et devint aumônier du palais du roi de Cilicie. Il a écrit : *Traité sur la hiérarchie civile et religieuse; Explication des canons de l'Eglise; Discours sur les prédications des apôtres et la propagation du christianisme.* Tous ces ouvrages sont restés manuscrits.

ÉRIZZO (Paul), gouverneur vénitien, mort à Négrepont en 1470. Il était podestat de cette dernière ville lorsqu'elle fut assiégée par Mahomet II, en 1470. Une flotte vénitienne fut envoyée au secours de l'île; mais la mollesse de l'amiral qui la commandait rendit ce renfort inutile. Après quatre assauts des plus meurtriers, Mahomet s'empara de la ville et défendit à ses soldats de faire des prisonniers au-dessus de l'âge de vingt ans. Erizzo parvint à échapper au massacre et se réfugia avec sa fille dans la citadelle. Bientôt cependant, contraint de se rendre, il convint avec le vainqueur qu'il aurait la *tête* sauve. Pour tenir sa promesse, Mahomet le fit scier par le milieu du corps, puis, de sa propre main, coupa la tête à Anna, la fille d'Erizzo, qui refusait de s'abandonner à ses infâmes désirs. Des historiens ont démenti ces faits atroces, et, pour être juste, il faut convenir que le caractère connu de Mahomet II y répugne complètement.

ÉRIZZO (Sébastien), en latin **Ericius**, antiquaire et philosophe italien, né à Venise en 1525, mort en 1585. Il appartenait à une des premières familles de Venise. Erizzo devint membre du sénat et du conseil des Dix, et partagea son temps entre les affaires et l'étude des lettres et des sciences. Il avait formé un cabinet d'antiquités qui passait pour un des plus riches de l'Europe. On a de lui de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Trattato dell' istrumento e via inventrice degli antichi* (Venise, 1554, in-4°); *Discorso dei governi civili* (Venise, 1555-1571, in-4°); *Discorso sopra le medaglie degli imperadori romani* (Venise, 1559-1571, in-4°), ouvrage qui eut un très-grand succès; une traduction du *Timée* de Platon (Venise, 1557, in-4°); *Le sei giornate* (Venise, 1567, in-4°), recueil de nouvelles où l'auteur s'est efforcé d'imiter Boccace, tout en évitant l'extrême licence de cet écrivain, etc., etc. Erizzo était doué d'une mémoire prodigieuse, et sa conversation était aussi instructive qu'agréable. Excellent juge des œuvres d'autrui, il ne parlait des siennes qu'avec réserve et modestie.

ÉRIZZO (François), doge de Venise, né vers 1570, mort en 1646. Il fut élu doge en 1631, après s'être distingué dans diverses expéditions militaires. Malgré de nombreux et heureux efforts pour maintenir en paix la république, Erizzo la vit soudainement attaquée par le sultan Ibrahim, qui envoya une flotte de trois cent cinquante vaisseaux et une armée de 50,000 hommes sur les côtes de l'île de Candie. La Canée fut prise après deux mois de siége et une perte de 20,000 hommes du côté des Turcs. Erizzo eut recours aux moyens les plus extrêmes pour parer aux circonstances : il fit argent de tout, même des dignités et des charges de l'Etat, et parvint ainsi à armer une flotte de cent vaisseaux, dont, par une exception toute nouvelle dans l'histoire de Venise, le doge prit lui-même le commandement. Mais Erizzo, âgé alors de quatre-vingts ans, ne vit pas le départ de la flotte; la mort l'enleva pendant les préparatifs de l'embarquement.

ERK (Louis-Chrétien), compositeur et littérateur allemand, né en 1807 à Wetzlar, où son père était professeur à l'école urbaine et organiste de la cathédrale. Il étudia à Offenbach, sous la direction du maître de chapelle Antoine André. Nommé, en 1826, professeur de musique à l'école normale dirigée par Diesterweg à Mœrs, il y fonda la fête annuelle des musiciens rhénans, et commença à s'y faire connaître à la fois comme compositeur et comme littérateur. En 1835, Diesterweg, qui venait d'être nommé directeur de l'école normale de Berlin, l'appela auprès de lui, et depuis cette époque Erk s'occupa spécialement de recueillir et de faire revivre les chants populaires de l'Allemagne et de les répandre dans les écoles et parmi les masses, en en rendant l'étude facile. La plupart de ses recueils ont eu plusieurs éditions. Il fonda à Berlin, en 1841, une grande société de chanteurs, et, en 1853, une autre société, composée de chœurs mixtes, qui, sous sa direction, ne cultivent que les chants populaires. En 1857, il a été nommé directeur de la musique du roi de Prusse. Parmi les nombreux recueils qu'il a publiés, nous citerons : *Chants d'école* (Essen, 1828, 3 vol.); *Couronne de chants* (1839, 27e édit.); *Chants pour voix d'hommes* (1846, 2 vol., 4e édit.); le *Jardin des chants allemands* (1855, 3 vol., 3e édit.); *Fleurs du chant; Chants pour chœurs mêlés* (1854, 6 vol.); *Trésor des chants allemands* (1858-1860, 3 vol.); *Recueil de chants à une, deux, trois et quatre voix pour l'école, la maison et le monde* (5 vol., 36 éditions de 1842 à 1865); *Chants et chœurs des maîtres les plus remarquables du passé et du temps présent* (1860, 3 vol.), etc. Indépendamment de ces ouvrages spéciaux, on lui doit encore : les *Chants populaires de l'Allemagne, avec leurs mélodies* (1832-1845, 13 vol.); *Guide méthodique pour l'enseignement du chant dans les écoles populaires* (1834), et l'*Asile des chants* (1853-1855, tome I), qui doit être un recueil complet de tous les chants de l'Allemagne.

ERKEL (François), compositeur hongrois, né en 1810 à Gyula (comitat de Bekes). Il n'eut d'autre maître que son père, amateur distingué, et parvint bientôt, grâce à son génie naturel et à son travail particulier, à une telle réputation, que, dès l'âge de vingt-quatre ans, il devint chef d'orchestre de l'Opéra de Kaschau. Il accompagna plus tard la même troupe à Ofen, et lorsque le théâtre national hongrois de Pesth fut ouvert, il fut appelé à y occuper le même emploi. L'œuvre sur laquelle se fonde surtout sa renommée est son grand opéra intitulé *Hunyady Laszlo*, que l'on regarde à juste titre comme l'opéra national hongrois le plus remarquable, et qui est encore aujourd'hui représenté avec le plus grand succès. Une autre production du même artiste, l'opéra de *Marie Bathory*, jouit d'une tout aussi grande popularité, quoique l'œuvre soit moins importante. Parmi ses compositions de second ordre, du moins quant à l'étendue, nous citerons l'air composé pour l'*Hymne* du poëte Kœlcsey, air aussi répandu en Hongrie que celui de la *Marseillaise* l'est, ou plutôt l'était à une certaine époque, en France. Une des causes qui ont le plus contribué à assurer le succès des œuvres d'Erkel, c'est qu'il a su fondre habilement la musique moderne étrangère et l'ancienne musique nationale hongroise.

ERK-EL-AGRAB s. m. (èr-kè-la-grabb). Bot. Nom égyptien d'un arbuste du Kordofan, qui passe pour jouir de vertus spécifiques contre les piqûres du scorpion, telles qu'il suffirait de faire une incision dans la plaie et d'y introduire pendant quelques instants un fragment de bois broyé et mouillé pour neutraliser les effets du venin.

ERKELENZ, ville de Prusse, prov. du Rhin, ch.-l. de cercle, à 30 kilom. N.-E. d'Aix-la-Chapelle; 2,172 hab. Ecole municipale supérieure. Belle église du XIVe siècle et ruines d'un château détruit en 1674.

ERKENE, rivière de la Turquie d'Europe, formée par la réunion de plusieurs torrents qui ont leur source dans le petit Balkan, près de Viza; elle se dirige au S.-S.-O. pendant environ 30 kilom., tourne ensuite au N.-O. et tombe dans la Maritza à Diesrz-Erkene, après un cours de 96 kilom.

ERKENEK, bourg de la Turquie d'Asie, pachalik de Marash, à 72 kilom. N.-E. de Samisat, sur la rive droite de l'Euphrate; 3,000 hab. Ce bourg, situé à 1,150 mètres d'altitude, dans un ravin où le fleuve se précipite d'un cours torrentiel entre des rochers aigus, et forme des cascades et des gouffres sans nombre, offre l'aspect le plus pittoresque et est entouré de jardins et de vergers. A l'horizon s'élève le mont Taurus, qui est traversé en cet endroit par un passage auquel le bourg donne son nom.

ERLACH, en français *Cerlier*, petite ville de Suisse, cant. et à 27 kilom. N.-O. de Berne, ch.-l. de district, sur le lac de Bienne, dans une agréable vallée; 670 hab. Aux environs, restes de l'abbaye des bénédictins de Saint-Jean et château des anciens seigneurs d'Erlach.

ERLACH, nom d'une des plus illustres familles suisses, qui a fourni de grands hommes de guerre, non-seulement à son pays même, mais à la France, à l'Allemagne et au nord de l'Europe. L'origine des d'Erlach remonte, si l'on en croit la tradition, à la fondation de la ville de Berne et se rattacherait aux sires d'Erlach, bourg situé sur le lac de Bienne. Le premier membre de cette famille dont il soit fait mention dans l'histoire est Ulrich d'ERLACH, qui commandait les guerriers bernois vainqueurs de la noblesse au Donnerbühl, le 2 mars 1298. — Son fils, Rodolphe d'ERLACH, mort en 1360, se mit, sur l'invitation que lui firent les Bernois, à la tête de leurs troupes. Il rencontra à Laupen les Fribourgeois et les seigneurs ligués avec eux, et remporta sur les ennemis de sa patrie une éclatante victoire (21 juillet 1339). A côté de la bravoure de Rodolphe, il convient de citer la loyauté de son seigneur, le comte de Nydau. Au début de la guerre, à laquelle il prit part dans les rangs des Fribourgeois, il avait permis à Rodolphe Erlach de s'associer aux Bernois; il fut battu par lui. A la mort du comte, Rodolphe fut nommé tuteur de ses enfants, et l'on n'eut pas à se repentir de ce choix, car Rodolphe eut l'occasion de conserver aux fils de son seigneur leur héritage menacé. Rodolphe périt des mains de son gendre, dans une querelle qu'il eut avec lui. — Les Erlach ne figurent au rang des avoyers ou chefs de la république de Berne que depuis le milieu du XVe siècle. Sept membres de cette famille ont occupé dès lors cette haute magistrature. Les plus célèbres des Erlach, après le vainqueur de Laupen, sont les suivants : — ERLACH (Rodolphe d'), sire de Bümplitz, devint avoyer et fut un des héros de Grandson et de Morat (1476), où il reçut l'ordre de la chevalerie sur le champ de bataille. Il commanda, quelques années après, le contingent bernois à la journée de Dornach, où les Impériaux furent défaits par les Suisses (1499), et fut réélu avoyer pour la troisième fois en 1503. — Son fils, l'avoyer Jean d'ERLACH, fut envoyé en ambassade auprès du pape Jules II et à Venise, dompta la rébellion des montagnards de l'Oberland (1528) et commanda l'expédition victorieuse dirigée en 1530 contre le duc de Savoie en faveur de Genève. Deux fils de Jean d'Erlach, héritiers de ses goûts militaires, se firent remarquer à la journée de Pavie, où l'un d'eux, ancien page de Charles V, se fit tuer dans l'armée impériale, pendant que l'autre, qui servait sous les drapeaux français, partageait le sort de François Ier et était fait prisonnier avec ce monarque. — ERLACH (Louis d'), de la famille des précédents, devint fameux, à l'époque des guerres d'Italie, comme condottiere ou chef de bande, au mépris des défenses de la diète helvétique; il conduisit, à plusieurs reprises, des milliers d'hommes sous les drapeaux de François Ier, eut ses biens confisqués à Berne et ne rougit pas de refaire sa fortune aux dépens du duc de Savoie, que des bandes suisses indisciplinées rançonnèrent indignement en 1515. Le duc de Savoie dut mettre les joyaux de la couronne en gage et hypothéquer plusieurs villes de son territoire. Fort dévoué à la France, Louis d'Erlach contribua beaucoup, avec son ami le condottiere Albert de Stein, à la paix de Gaterate (1515), transformée, après la bataille de Marignan, en paix perpétuelle (1516). — ERLACH (François-Louis d'), baron de Spietz et d'Oberhoffen, né en 1575, mort en 1651, entra dans la carrière

diplomatique et remplit jusqu'à cent quarante-quatre missions, qui lui firent obtenir le titre d'avoyer de la république de Berne (1629). Louis XIII, qui l'avait en grande estime, lui avait accordé dans ses gardes une compagnie de 200 hommes, dont son fils fut pourvu. — ERLACH (Jean-Louis d'), un des héros de la guerre de Trente ans, né à Berne en 1595, mort à Brisach en 1650. Il fit ses premières armes à la bataille de la montagne Blanche (1629), devint lieutenant-colonel des gardes de Gustave-Adolphe, pour qui il combattit vaillamment en Lithuanie et en Livonie; puis il passa au service du duc Bernard de Saxe-Weimar, qui le nomma conseiller (1632), gouverneur de Brisach, etc. Après la mort du duc, l'armée de ce prince reconnut d'Erlach pour son chef (1639), et, à partir de ce moment, le général suisse servit les intérêts de la France avec un inaltérable dévouement. D'Erlach s'étant déclaré avec son armée pour Mazarin contre Turenne, alors en révolte contre la cour, se brouilla avec ce grand capitaine, et le service signalé que d'Erlach rendit à l'armée française après la défaite de Futtlingen ne parvint pas à réconcilier les deux adversaires. Il prit, comme lieutenant général, une grande part à toutes les campagnes d'Allemagne jusqu'à la paix de Westphalie, et se distingua tellement à la bataille de Lens (1648), que le grand Condé voulut le présenter lui-même à Louis XIV en disant : « Voilà l'homme auquel on doit la victoire de Lens. » Le bâton de maréchal de France lui fut accordé le 23 janvier 1630; mais le vaillant général mourut trois jours après, sans avoir reçu la nouvelle de la distinction qui lui était réservée et qu'aucun officier suisse n'avait obtenue jusque-là ni n'a obtenue depuis lors. Jean-Louis d'Erlach a laissé quatre volumes de *Mémoires* très-importants pour l'histoire de la guerre de Trente ans, du règne de Louis XIII et pour l'histoire de la Suisse, à laquelle il avait aussi été mêlé comme membre du conseil de Berne et comme envoyé de ce gouvernement auprès du duc de Saxe-Weimar. — ERLACH (Sigismond d'), neveu du précédent, né en 1602, s'est rendu célèbre à son tour par la victoire qu'il remporta sur les paysans bernois révoltés, en 1653. Cet officier général avait, du reste, les manières d'un homme de cour plutôt que les allures d'un magistrat républicain, et voyait avec dédain de simples bourgeois siéger à côté de lui au sénat de Berne. — ERLACH (Sigismond d'), général, parent du précédent, né en 1614, mort à Berne en 1699, servit en France avec le grade de maréchal de camp, et se distingua à Lens et à Cambrai. Revenu à Berne, il devint conseiller d'Etat, fut battu par les cantons catholiques à Wilmergen, et fut cependant créé banneret en 1667, avoyer en 1675. Il jouit jusqu'à sa mort de l'estime méritée de ses concitoyens. — ERLACH (Jean-Louis d'), amiral au service du Danemark, né à Berne en 1648, mort en 1680, avait passé en Danemark dès l'âge de onze ans, et était entré dans la marine. En 1665, il obtint la permission de servir sur la flotte hollandaise sous l'amiral Tromp, conquit le grade de capitaine de vaisseau l'année suivante au combat de Bornholm, devint chef d'escadre en 1672, contre-amiral en 1676, et vice-amiral en 1678, à l'âge de trente ans. Il accompagna ensuite l'amiral de Forbin dans les eaux d'Espagne, et assista aux siéges de Rosas, de Palamos et de Barcelone. — ERLACH (Jérôme d'), né en 1667, mort en 1748, servit d'abord la France, puis l'Autriche, devint général-major, comte du Saint-Empire et fut l'ami du prince Eugène. Rentré à Berne, sa patrie, il en fut avoyer de 1721 à 1747. Son mausolée, dans l'église d'Hindelbanck, est un des chefs-d'œuvre du sculpteur Nehl. — ERLACH (Charles-Louis d'), général au service de la France, né à Berne en 1746, mort en 1798. Il se voua tout jeune au métier des armes, commanda le régiment de dragons de Schomberg en France, et en revint avec le grade de maréchal de camp. Lors de l'invasion des armées de la République française en Suisse (mars 1798), d'Erlach commandait une des divisions de l'armée bernoise, et avait été chargé de défendre Morat et Laupen. Le général français Rampon l'ayant sommé de se retirer : « Ce n'est pas à Morat, répondit d'Erlach, qu'un Suisse serait tenté de manquer à son devoir. » Doué d'un extérieur imposant et chevaleresque, d'Erlach, âgé alors de cinquante-deux ans, inspirait à tous ceux qui l'approchaient la confiance et le respect. Il fut nommé général en chef de l'armée bernoise; mais, voyant qu'au lieu d'agir et de prendre les mesures nécessaires, le grand conseil de Berne négociait avec le général Brune, d'Erlach se présente au sein de cette assemblée avec soixante-douze officiers qui, tous, en faisaient partie comme lui, dépeint avec éloquence le danger de ces tergiversations et finit par demander sa destitution ou des pleins pouvoirs. Ces derniers lui sont accordés, mais pour lui être retirés de nouveau. L'heure de la bataille sonna enfin; seulement, il était trop tard. Malgré son héroïque bravoure et celle de ses soldats, d'Erlach fut vaincu à Fraubrunnen par le général Schauenbourg (5 mars). Sans se laisser abattre, il se dirigeait le même jour sur l'Oberland, pour y continuer la lutte, lorsqu'il fut assailli au village de Wichtrach et égorgé par ses propres soldats, des paysans et des femmes qui l'accusaient de trahison. Ainsi mourut d'Erlach, victime des égarements populaires et de la pusillanimité des gouvernants. — ERLACH (Rodolphe-Louis d'), né à Berne en 1749, mort en 1810, travaillait activement à empêcher l'invasion française et se trouvait général des confédérés, lorsque Bonaparte parvint à étouffer l'insurrection. Rodolphe se livra dès lors tout entier à la culture des lettres et fit paraître le *Code du bonheur*, ouvrage dédié à la czarine Catherine II (Genève, 1788, 6 vol. in-8°); le *Moraliste aimable* (Amsterdam, 1788, 3 vol. in-12); *Précis des devoirs des souverains* (Lausanne, 1791, in-8°).

ERLANGEN, ville de Bavière, cercle de la Franconie centrale, à 15 kilom. N. de Nuremberg, sur la Regnitz, le canal Louis et le chemin de fer de Nuremberg à Bamberg; 11,000 hab., dont 600 catholiques seulement. Riche bibliothèque de 100,000 volumes et de 1,000 manuscrits, jardin botanique, muséum d'histoire naturelle, amphithéâtre d'anatomie, etc. Nombreuses sociétés savantes; écoles d'agriculture, d'arts et métiers. Célèbre asile d'aliénés. Importante fabrication de glaces; tabac, toiles peintes, draps, étoffes de coton, chapeaux et chaussures; brasseries, blanchisseries et tanneries. Commerce de céréales et de fruits. Erlangen, une des plus charmantes villes de l'Allemagne, est divisée en ville vieille et en ville neuve. La dernière, remarquable pour la beauté de ses constructions, doit son origine à des huguenots français, à qui elle fut assignée pour résidence par le margrave Christian-Ernest, en 1686, après la révocation de l'édit de Nantes. En souvenir de ce prince, la ville neuve est souvent appelée Erlangen de Christian. La grande place est ornée d'un monument élevé en l'honneur du margrave Frédéric de Bayreuth, et exécuté sur les dessins de Schwanthaler. Près du canal s'élève le monument érigé en mémoire de la réunion du Danube et du Mein. Ce canal, commencé par Charlemagne, abandonné pendant plusieurs siècles, repris par Louis Ier de Bavière, ne fut achevé qu'en 1846. Le canal, qui a 23 milles et demi de longueur, 18 mètres de largeur, 1m,67 de profondeur et 94 écluses, a coûté 16 millions de florins.

La ville d'Erlangen est surtout célèbre par son université protestante, fondée en 1743 par le margrave Frédéric de Brandebourg-Bayreuth. Le protecteur naturellement désigné de cet établissement est le souverain du pays; en 1809, ce fut Napoléon Ier, et, par sa procuration, l'intendant de la province de Bayreuth, Combe-Siéyès. Le prorecteur, choisi par les professeurs de l'université, doit être confirmé dans sa nomination par le gouvernement; on lui adjoint un chancelier, toujours pris parmi les professeurs de droit. L'université est divisée, comme presque partout en Allemagne, en quatre facultés : théologie, droit, médecine et philosophie. Plus de cinq cents étudiants fréquentent cette académie, et la plupart d'entre eux suivent les cours de droit. En 1665, on fonda à Erlangen une Académie des sciences physiques, qui subsiste encore. La ville possède de plus un séminaire philologique, un séminaire de prédicateurs dans lequel on distribue des prix de 10 ducats au sermon le plus éloquent, un cabinet de physique, etc. Erlangen est la seule université protestante de la Bavière.

ERLAU, en latin *Agria*, en hongrois *Eger*, ville d'Autriche, en Hongrie, ch.-l. du comitat de Hevesch, sur la petite rivière de son nom, affluent de la Theiss, à 137 kilom. N.-E. de Bude, dans une vallée profonde entourée de vignobles; 20,000 hab. Archevêché catholique; collége, autrefois université, avec bibliothèque et observatoire. Sources alcalines et bains. Importante récolte, dans les environs, de vins rouges réputés les meilleurs de la Hongrie. Fabrication de toiles, draps, chapeaux, peignes; passementerie, cordonnerie. Commerce de vins, céréales et produits manufacturés; importants marchés hebdomadaires.

Erlau se compose de la ville proprement dite et de quatre faubourgs; les rues sont étroites et malpropres, mais on y voit quelques beaux monuments que nous devons signaler : le collége, la nouvelle cathédrale, le palais de l'archevêché, les couvents des Franciscains et des frères Mineurs, l'église des frères de la Charité, avec une vieille tour d'origine turque, le palais du Comitat. Erlau, évêché important dès le temps de saint Etienne, fut érigé en archevêché en 1804. Quoique munie d'importantes fortifications, la ville eut beaucoup à souffrir des invasions des Tartares et des Turcs, spécialement en 1552, où, sous l'héroïque Etienne Dobo, elle repoussa les assauts répétés d'une immense armée turque, et en 1596, où elle fut livrée aux Turcs par la partie autrichienne de la garnison. Les ruines de l'antique forteresse contiennent encore le tombeau de Dobo. Erlau se fit remarquer, pendant la révolution de 1848-1849, par l'esprit patriotique de ses habitants. C'est là que Dembinski et Gœrgei organisèrent leurs principales campagnes contre les Autrichiens sous Windischgrætz.

ERLBACH ou **MARKT-ERLBACH**, bourg de Saxe, cercle de Zwickau, bailliage et à quelques centaines de mètres du Voigtsberg; 1,360 hab. Manufactures d'instruments de musique et de peignes en bois; papeteries, scieries, etc. ‖ Bourg de Bavière (Franconie moyenne), à 25 kilom. N.-O. de Nuremberg; pop. 1,750 hab. Belle église, ancien château. Commerce actif de houblon.

ERLENBACH, bourg de Suisse, canton et à 48 kilom. de Berne, sur la rive gauche de la Simme et dans une profonde vallée que de hautes montagnes enferment de tous côtés; 1,645 hab. Les maisons, quoique presque toutes en bois, ont une apparence des plus confortables et sont couvertes d'inscriptions. Les ruines du château d'Erlenbach, qui s'élèvent à côté du pré de la cure, sont ombragées de sapins et de hêtres. Les environs renferment plusieurs sources d'eaux minérales sulfureuses.

ERLIK-CHAN, l'une des principales divinités de la mythologie kalmouke. C'est le juge de tous les morts et le roi de l'Enfer. On l'appelle aussi quelquefois *Çoirdzyla* ou *Machalag.* On le représente dans l'appareil le plus sinistre et le plus menaçant : sa tête est environnée de flammes et porte une couronne faite de crânes humains; il foule aux pieds l'âme d'un méchant. Autrefois Erlik-Chan régnait dans les régions du monde supérieur; mais, ayant été vaincu dans sa lutte avec Jamandaga, il dut se contenter de la souveraineté sur le monde souterrain. Les âmes de tous les hommes, à l'exception de celles des justes ou de ceux qui ont occupé de hauts emplois ecclésiastiques, se présentent devant ce juge menaçant aussitôt qu'elles ont quitté leurs corps. Il regarde alors sur le registre des actions des hommes, compare le nombre des fautes avec celui des bonnes actions, et, en cas douteux, pèse les unes et les autres dans une balance. Il rend alors l'arrêt qui absout les âmes ou les condamne à des peines proportionnées à leurs fautes. Il habite un palais divisé en dix-huit salles qui forment l'enfer.

ERLON (Jean-Baptiste **Drouet**, comte D'), lieutenant général. V. DROUET.

ERMAILLI ou **ERMAILLY** s. m. (èr-ma-lli; *ll* mll.) Econ. rur. Chef d'une fabrique de fromages de Gruyère. ‖ Association de propriétaires de troupeaux, qui mettent leur laitage en commun pour la fabrication de ces fromages et se partagent ensuite le produit. ‖ On dit aussi ARMAILLY et ERMAILLÉ.

ERMAN (Jean-Pierre), historien prussien, né à Berlin en 1735, mort dans la même ville en 1814. Au titre de pasteur de la colonie française réfugiée à Berlin, il joignit ceux de principal du collége français, de directeur du séminaire de théologie, de conseiller du consistoire supérieur et de membre de l'Académie des sciences et des belles-lettres. Il maintint dans le collége français les méthodes d'enseignement apportées par les réfugiés, méthodes qui lui acquirent de brillants résultats et acquirent à Erman une honorable réputation. La reine, épouse de Frédéric II, l'admettait souvent à sa cour et le chargeait de corriger les traductions françaises qu'elle faisait de divers théologiens ou moralistes allemands. On a de lui : *Mémoire historique sur la fondation de l'Eglise française de Berlin, publié à l'occasion du jubilé qui sera célébré le* 10 *juin* 1772 (Berlin, 1772, in-8°); *Geographiæ antiquæ elementa, in usum scholarum* (Berlin, 1777, in-8°); *Sermons sur divers textes* (Berlin, 1779, in-8°); *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les Etats du roi de Prusse* (Berlin, 1782, 1800, 9 vol. in-8°). Cet ouvrage, le plus important de ceux auxquels Erman attacha son nom, fut publié en collaboration avec le pasteur Reclam. « C'est, dit la *Biographie universelle*, un recueil trop prolixe et d'un style généralement trop négligé; mais on y trouve des faits intéressants et des anecdotes curieuses. » De leur côté, les savants auteurs de la *France protestante* s'expriment ainsi : « On a reproché aux auteurs d'être entrés dans trop de détails, oubliant, comme cela arrive souvent aux critiques ignorants ou de mauvaise foi, que leur but était, non pas d'écrire une histoire, mais de rassembler des matériaux pour une *Histoire* future *du refuge*, qui sera d'autant plus exacte qu'ils ont accumulé plus de faits. » Erman a publié encore : *Abrégé de mythologie* (Berlin, 1779, in-8°); *Mémoire historique sur la fondation des colonies françaises dans les Etats du roi de Prusse, publié à l'occasion du jubilé du* 29 *octobre* 1785 (Berlin, 1785, in-8°), complément aux *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français; Oraison funèbre de Frédéric II, avec des remarques historiques* (Berlin, 1786, in-8°); *Monument séculaire consacré à la mémoire de Frédéric-Guillaume le Grand* (Berlin, 1788, in-8°); *Lettres à un ami de Genève sur la constitution et la prospérité des colonies françaises dans les Etats du roi de Prusse* (Berlin, 1788, in-8°). Il faut ajouter à cette liste un *Eloge historique de Sophie-Charlotte, épouse de Frédéric Ier;* des *Mémoires pour servir à l'histoire de Sophie-Charlotte;* des *Recherches historiques sur le mariage de Jean de Brandebourg avec Germaine de Foix*, et enfin des traductions de l'allemand, des discours académiques et de nombreux articles insérés dans la *Bibliothèque germanique.*

Jean-Pierre Erman eut deux fils, dont l'aîné, Jean-Georges, mort le 1er mai 1805, fut pasteur de l'église française de Potsdam. Il est auteur d'un *Mémoire historique sur la fondation de l'Eglise française de Potsdam* (1785), et d'un recueil de *Sermons sur divers textes de l'Ecriture sainte* (Berlin, 1791, in-8°).

ERMAN (Paul), physicien allemand, fils du précédent, né à Berlin en 1764, mort en 1861. Il fut d'abord professeur au collége français de Berlin, puis à l'Ecole militaire, et enfin, lors de la fondation de l'université, fut chargé de la chaire de physique, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Ses publications, fort nombreuses, embrassent une multitude de sujets, mais plus spécialement le magnétisme et l'électricité. Il fut, en même temps que le fameux astronome Encke, secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin, pour les sections de physique et de mathématiques. Le prix de galvanisme, institué par Napoléon Ier, lui fut décerné par l'Académie française des sciences en 1806.

ERMAN (Georges-Adolphe), physicien et voyageur allemand, fils du précédent, né en 1806 à Berlin, où il fut élevé au gymnase français. Il étudia ensuite les sciences naturelles à l'université de la même ville, puis alla à Kœnigsberg suivre les cours de Bessel, qu'il accompagna plus tard dans un voyage à Munich. De 1828 à 1830, il exécuta, à ses propres frais, un voyage autour du monde, dont le but principal était de déterminer exactement, au moyen des meilleures méthodes et des instruments les plus précis, les propriétés magnétiques que possède notre planète sur les différents points de son pourtour. Ce fut sur les résultats de ses observations que Gauss édifia la première théorie du magnétisme terrestre. Dans la première partie de son voyage, Erman s'était joint à l'expédition que le gouvernement suédois envoyait, dans la Sibérie occidentale, sous les ordres d'Hansteen, faire des observations relatives au magnétisme. Il quitta cette expédition près de l'embouchure de l'Obi, et se dirigea seul ensuite par Okhotsk sur le Kamtschatka, d'où il gagna successivement l'Amérique russe, la Californie, Otahiti, le cap Horn et Rio-Janeiro, d'où il revint à Berlin en passant par Saint-Pétersbourg. La relation de ses *Voyages autour de la terre, par l'Asie septentrionale et les deux Océans*, se divise en deux parties : la partie historique (Berlin, 1833-1842, 5 vol.), et la partie scientifique (Berlin, 1835-1841, 2 vol. avec atlas). La société géographique de Londres décerna à Erman un de ses grands prix pour cet ouvrage, dont Cooley traduisit en anglais tout ce qui est relatif à la Sibérie (Londres, 1848).

Les travaux d'Erman sur le magnétisme terrestre, ainsi que sur d'autres matières concernant les sciences naturelles, se trouvent consignés dans les *Annales* de Poggendorf, dans les *Mémoires astronomiques* de Schumacher et dans la plupart des recueils scientifiques anglais. Ceux qui touchent plus particulièrement à la Russie ont été publiés par lui dans les *Archives pour la connaissance scientifique de la Russie*, qu'il a fondées en 1841 et qui forment aujourd'hui une collection de 28 volumes. De 1845 à 1848, il s'occupa de calculer, aux frais de la *British Association*, les constantes de la théorie du magnétisme terrestre de Gauss, d'après les valeurs qu'il avait lui-même mesurées, et les propriétés magnétiques du globe en différents points de sa circonférence. Les résultats de ses travaux sur ces matières ont été publiés dans les *Reports* de cette société.

ERMATINGEN, bourg et paroisse de Suisse, cant. de Thurgovie, à 7 kilom. O. de Constance; 1,400 hab., agriculteurs, commerçants, pêcheurs, industriels. Ce bourg, situé sur l'Unter-See ou lac Inférieur, en face de l'île de Reichenou, dans une contrée fertile et couverte d'arbres fruitiers, fait un commerce assez important de vins, de fruits et de chanvre; il est dominé par les châteaux de Hard et de Wolfsberg; ce dernier jouit d'un admirable point de vue.

ERMELAND, en latin *Warmia*, contrée agréable et fertile de la Prusse orientale, comprise dans la régence de Kœnigsberg, et dont la superficie est évaluée à 4,275 kilom., la population à 192,197 hab. C'était, dans le principe, une des onze provinces qui composaient l'ancienne Prusse. Quand, en 1243, les chevaliers teutoniques eurent fait la conquête de cette contrée, l'Ermeland devint l'un des quatre évêchés créés par le pape dans ces régions nouvellement converties à la foi chrétienne. Les évêques d'Ermeland restèrent indépendants de l'ordre teutonique, ne reconnurent d'autre suprématie que celle de Rome et furent élevés, dans le courant du XIVe siècle, à la dignité de princes de l'empire. Braunsberg d'abord et Heilsberg ensuite furent la résidence des évêques d'Ermeland, dont les plus célèbres furent Sylvius Piccolomini, Dontixus et Hoscius. En 1466, par le traité de Thorn, l'Ermeland, ainsi que toute la Prusse orientale, passa sous la domination des rois de Pologne; mais, en 1772, lors du premier partage de la Pologne, l'Ermeland fut de nouveau incorporé à la Prusse, dont elle fait partie depuis. Le siége de l'évêché est aujourd'hui à Frauenbourg. L'Ermeland actuel comprend les quatre cercles de Braunsberg, d'Heilsberg, de Rœssel et d'Allenstein.

ERMELINDE ou **HERMELINDE** (sainte), née à Dunk, près de Louvain, en 550, morte à Meldaert, près de Hugard, vers 595. Elle appartenait à une riche famille du Brabant. Dès l'âge de douze ans, elle voua à Dieu sa virginité, contre le gré de ses parents, qui essayèrent en vain de la marier. Pour se soustraire à leurs obsessions, elle se retira dans une solitude qu'elle abandonna bientôt, y ayant été l'objet des outrages de deux jeunes seigneurs, et elle se retira dans un lieu plus écarté. Sainte Ermelinde est honorée par l'Eglise le 29 octobre.

ERMENALD ou **ERMOLDUS NIGELLUS**, poëte et historien qui vivait dans le IXe siècle. Il était abbé d'Aniane lorsqu'il fut accusé (vers 826) d'avoir trempé dans les complots ourdis contre Louis le Débonnaire et exilé à Strasbourg. Plus tard, il recouvra les bonnes grâces du monarque et fut même chargé par lui de diverses missions. Il a laissé un poëme ou plutôt une chronique en vers latins, qui a pour sujet principal les guerres et les événements mémorables du règne de Louis le Débonnaire. Le style en est barbare, mais on y trouve de curieuses particularités historiques. Muratori et dom Bouquet l'ont publié, le premier dans les *Script. rerum italicarum*, et le second dans la *Collection des historiens de France*.

ERMENGARDE, impératrice des Francs, morte à Angers en 818. Elle épousa, en 798, Louis le Débonnaire, qui devint empereur en 814. Pour assurer la couronne à ses enfants, Lothaire, Pépin et Louis, elle fit cloîtrer les fils naturels de Charlemagne, Dragon, Hugues et Thierry, obtint la condamnation à mort de Bernard, roi d'Italie et neveu de l'empereur; et comme celui-ci avait ordonné que l'on se contentât d'arracher les yeux à la victime, Ermengarde eut soin que l'opération se fît avec une telle cruauté, que le malheureux Bernard succomba trois jours après. Ermengarde survécut peu de temps à sa victime.

ERMENGARDE ou **HERMENGARDE**, reine de Provence, née en 855, morte à Plaisance au commencement du siècle suivant. Elle était fille de l'empereur Louis II, et épousa, en 877, Boson, gouverneur de la Lombardie, qui avait préparé ce mariage en empoisonnant sa première femme, fille de Carloman, roi de Bavière. Ce dernier vint expulser de son gouvernement Boson, que Charles le Chauve nomma gouverneur de Provence. Guidé bientôt, par les conseils de sa femme, Boson prit le titre de roi d'Arles. Durant une guerre que son mari eut à soutenir contre l'empereur Charles le Gros et contre les rois Louis III et Carloman, Ermengarde s'enferma dans la ville de Vienne, en Dauphiné, s'y défendit bravement, tomba cependant au pouvoir de l'ennemi, et ne fut mise en liberté qu'à la mort de son époux. Elle prit alors la tutelle de son fils, le fit proclamer roi, lui attira avec une prodigieuse habileté de puissantes alliances, et alla mourir dans un couvent à Plaisance, lorsque son fils fut en âge de prendre les rênes du gouvernement.

ERMENGARDE ou **HERMENGARDE**, ou encore **IRMENGARDE**, marquise d'Ivrée, qui vivait au Xe siècle. Elle était fille d'Adalbert, duc de Toscane, surnommé le Riche, et de Berthe, arrière-petite-fille de Charlemagne, sœur de Hugues ou Hug, comte de Provence, et de Guy, marquis de Toscane. Epouse d'Adalbert, marquis d'Ivrée, elle devint célèbre par sa beauté, par son esprit, par son amour de l'intrigue, par son énergie, et surtout par la dissolution de ses mœurs. Elle réussit à faire détrôner Bérenger, roi d'Italie, et Rodolphe de Bourgogne, à qui elle substitua son propre frère, Hugues de Provence. Celui-ci, pour toute récompense, fit jeter sa sœur dans un cloître, où elle finit ses jours. On croit qu'Ermengarde eut de son mariage avec le marquis d'Ivrée une fille nommée Bertille, qui, en ce cas, serait la mère de l'Ermengarde dont il est parlé à l'article suivant.

ERMENGARDE ou **DA ERMENGARDA** (Mathilde), petite-fille de la précédente. Mathilde Ermengarde fut célèbre par sa beauté, sa haute intelligence, autant que par une érudition peu commune aux personnes de son sexe et de son rang; aucune branche des lettres et des sciences ne lui était étrangère; elle parlait le latin et était très-versée dans l'astrologie judiciaire, science fort répandue et fort à la mode en ce temps, surtout en Italie. Ermengarde fut mariée à Frederico Torello, fils de Ludolphe de Saxe, surnommé *il Toro*. De ce mariage naquit l'illustre guerrier Guido, surnommé *Saliens in guerra*, saillant en guerre.

ERMENGARDE ou **HERMENGARDE**, fille du duc de Bourgogne, Richard le Justicier, et d'Adélaïde, fille de Conrad II, descendante, par sa mère, de Charlemagne. Elle vivait au Xe siècle. Elle épousa Giselbert, comte de Dijon. Devenue veuve le 8 avril 986, Ermengarde mourut quelque temps après, laissant deux filles, dont l'aînée, Lendgarde, fut mariée à Othon II, fils de Hugues le Blanc ou l'Abbé; la seconde, Verra, épousa Robert, comte de Troyes.

ERMENGARDE, fille d'Adalbert, marquis de Spolette, duc de Camerino, et petite-nièce de Hugues de Provence, roi d'Italie. Elle vivait au Xe siècle. Elle fut mariée à un grand seigneur issu des ducs de Ravenne, Gioanni, comte de Bologne, petit-fils de Pietro di Pietrone, duc de Romagne, et souche des Lambertini de Bologne. Ermengarde fut belle et spirituelle comme sa grand'mère; mais loin de lui ressembler par son amour de l'intrigue et ses mœurs dissolues, elle fut simple, bonne, pieuse, et surtout charitable. Sa vie fut une longue suite de bonnes actions, et sa fortune servit tout entière à bâtir des églises, à fonder des monastères, à secourir les pauvres et les souffrants. On ignore l'année précise de sa mort, qui dut advenir dans les dernières années du Xe siècle ou au commencement du XIe. Elle laissa un fils, qui, de son nom, s'appela Lamberto d'Ermengarde.

ERMENGARDE ou **HERMENGARDE**, vicomtesse de Narbonne, née au commencement du XIIe siècle, morte à Perpignan en 1197.

Fille d'Aimery II et d'Ermengarde, elle succéda, vers 1134, à son frère, dans la vicomté de Narbonne, et épousa, en 1142, un seigneur espagnol qui, trois années après, la laissa veuve. Déjà, à cette date, Ermengarde est connue : les rois comptent avec elle. C'est ainsi qu'en 1128, lors du siége de Tortose, on la vit conduire elle-même des troupes contre les Sarrasins, et les exciter par l'exemple. En 1155, le roi Louis le Jeune, passant en ses Etats, Ermengarde lui cède, comme une sorte de présent de bienvenue, tous les biens usurpés par les archevêques de Narbonne; mais en échange elle demande et obtient de lui l'autorisation de juger, chose interdite aux femmes par Constantin et Justinien, ainsi que par les lois romaines, strictement observées encore dans la province.

A propos de ce droit de siéger comme juge, reconnu expressément par Louis VII, voyez, dans Duchesne, tome IV, la réponse du roi. . . . « *Apud vos decidentur negotia legibus imperatorum; benigna longe est consuetudo regni nostri, ubi melior sexus defuerit, mulieribus succedere et hæreditatem administrare conceditur.* » Cette importance que prend tout à coup une femme a lieu d'étonner au premier abord, mais qu'on se rappelle que c'était au temps où Philippe Ier était gouverné par Bertrade, où Louis VII datait ses actes du couronnement de sa femme Adèle, où Alix de Montmorency conduisait une armée à Simon de Montfort; à la veille du jour où Jeanne de Flandre, ne se contentant pas du pouvoir, en voudra les insignes et réclamera le droit du comte de Flandre : celui de porter l'épée nue.

En 1162, Ermengarde reçut à sa cour le pape Alexandre III; elle alla même au-devant de son hôte jusqu'à Montpellier, et l'accueillit comme elle avait accueilli Louis le Jeune, c'est-à-dire presque d'égal à égal. En 1167, elle conclut un traité de commerce avec les Génois. A peu près vers la même époque, son neveu Aimery de Lara, qu'elle avait appelé à sa cour et adopté, étant mort sans postérité, le comte Raymond de Toulouse voulut, en sa qualité de suzerain, s'assurer de Narbonne, et empêcher, de la part d'Ermengarde, une autre adoption. C'est alors qu'on put apprécier les hautes qualités politiques de la vicomtesse de Narbonne. A peine eut-elle appris les prétentions de Raymond qu'elle forma une ligue dans laquelle elle eut l'habileté de faire entrer le seigneur de Montpellier, les vicomtes de Nîmes et de Carcassonne, et le roi d'Aragon. Le comte de Toulouse fut obligé de renoncer à ses desseins et de se déclarer battu avant d'avoir essayé de combattre.

Telle était la souveraine chez Ermengarde : intelligente, habile, ferme, digne des femmes extraordinaires dont tout à l'heure nous citions les noms, et qui, au XIIe siècle, essayent de s'affranchir de l'esclavage, ou tout au moins de la tutelle des hommes, énoncent hautement leurs droits et les font prévaloir. Comme femme, Ermengarde n'est pas moins intéressante. Nous la voyons en son palais, où la vie était fastueuse, entourée de damoiseaux et de damoiselles, d'amoureux et de troubadours.

Plus d'un la chanta, entre autres Pierre Rogiers, qui, n'osant se trahir, l'appelle *Tort n'avez;* plus d'un soupira pour elle, et, parmi ces soupirants, l'un d'eux, dit-on, devint son époux.

Après avoir abdiqué, en 1192, en faveur de Pierre de Lara, fils de sa sœur Ermeninde et frère d'Aimery de Lara, Ermengarde de Narbonne se retira à Perpignan, où elle mourut.

ERMENGAUD ou **ARMEGANDUS** (Blasius), médecin français, né à Montpellier dans la seconde moitié du XIIIe siècle, mort dans la première moitié du XIVe siècle. Il fut attaché comme médecin à Philippe le Bel, qui mourut en 1314. Il acquit la réputation de deviner les maladies à l'inspection seule des traits du malade. Ermengaud était d'ailleurs très-érudit, connaissait le grec, l'arabe et l'hébreu. Il a laissé une traduction des *Cantiques* d'Avicenne, du *Traité sur la thériaque* d'Averroès, du *Gouvernement de la santé* de Moïse Maimonides, du *Traitement de l'asthme* de R. Moyse.

ERMENONVILLE, village et commune de France (Oise), cant. de Nanteuil, arrond. et à 13 kilom. S.-E. de Senlis, à 50 kilom. N.-E. de Paris, sur la Nonette; 410 hab. Ermenonville doit sa célébrité au séjour et à la mort de J.-J. Rousseau, et aux beautés pittoresques du domaine où ce philosophe trouva son dernier asile. Cette vaste propriété, sauf quelques parties voisines du château, qui fut construit sous le règne de Louis XIII, n'était guère qu'une sorte de marais, que le propriétaire, René de Girardin, transforma, en 1763, en un immense parc ou jardin anglais divisé en trois parties : le grand Parc, le Désert et le petit Parc. « Par une circonstance heureuse et rare, dit M. A. de Laborde, le parc d'Ermenonville renferme les sites les plus opposés, les situations les plus variées : là, une prairie arrosée par une rivière charmante, ornée de bosquets plantés avec goût; ici, une forêt épaisse, un lac solitaire; plus loin, de vastes bruyères, des sables arides, des montagnes boisées et entrecoupées de gorges profondes. Cet ensemble agréable et sauvage à la fois se trouve partagé par un château placé au centre à peu près du parc, et dans l'espace le plus étroit de la vallée. Les eaux qui sortent toutes du côté du midi, après avoir coulé dans le vallon et formé un très-grand lac, viennent tomber devant les fenêtres du château par une chute très-haute; de là, se répandant dans les fossés et tournant autour du bâtiment, elles commencent la rivière qui orne le côté opposé. » A cette esquisse d'ensemble ajoutons quelques détails. Dans le grand Parc, on remarque : le banc de Marie-Antoinette, ainsi nommé parce que Marie-Antoinette s'y reposa; une grotte, une cascade; l'île des Peupliers, renfermant le tombeau de J.-J. Rousseau dans le style antique, sculpté par Lesueur; le temple de la philosophie, édifice circulaire soutenu par six colonnes d'ordre toscan et dédié à Montaigne, etc. Le Désert, qui doit son nom à son aspect sauvage et pittoresque, renferme la cabane de J.-J. Rousseau, où l'auteur du *Contrat social* venait travailler et avait gravé cette inscription : *Celui-là est véritablement libre qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens;* sur le bord d'un lac, un beau groupe de rochers, appelé le *Monument des anciennes amours*. Dans le petit Parc, nous signalerons surtout la tour de la belle Gabrielle, qui s'élève au milieu d'une petite île. Telles sont les curiosités les plus importantes de la propriété d'Ermenonville.

La terre d'Ermenonville, qui, vers la fin du Xe siècle, appartenait au seigneur de Chantilly, fut habitée pendant quelque temps par Gabrielle d'Estrées et visitée souvent par Henri IV, qui l'érigea en baronnie en faveur de Dominique de Vic. Devenu propriétaire d'Ermenonville en 1763, le marquis de Girardin y créa un parc délicieux et eut l'honneur d'y recevoir J.-J. Rousseau, qui habita un pavillon du château pendant six semaines, jusqu'à sa mort. Une lettre du marquis de Girardin contient les détails suivants sur l'arrivée du grand philosophe à Ermenonville : « Lorsque J.-J. Rousseau se vit dans la forêt qui descend jusqu'au pied de la maison, sa joie fut si grande qu'il ne fut pas possible de le retenir dans sa voiture. « Non, dit-il, il y a si longtemps que je n'ai » pu voir un arbre qui ne fût couvert de pous» sière! ceux-ci sont frais! » Sitôt que je le vis arriver, je courus à lui : « Ah! monsieur, » s'écria-t-il en se jetant à mon cou, il y a » longtemps que mon cœur me faisait désirer » de venir ici, et mes yeux me font désirer » actuellement d'y rester toujours. » Pour témoigner sa reconnaissance au marquis de Girardin, Rousseau donnait des leçons de chant et de musique à ses enfants. Il mourut le 3 juillet 1778; son corps, enfermé dans un cercueil de plomb, fut enterré le soir dans l'île des Peupliers, devenue un lieu de pèlerinage. En 1794, les restes de l'auteur d'*Emile* furent transférés au Panthéon. Ermenonville a reçu la visite d'un grand nombre d'illustres personnages, entre autres celle de Napoléon, premier consul. On raconte que Napoléon s'étant arrêté devant le tombeau de J. J. Rousseau s'écria : « Il aurait mieux valu pour le repos de la France que cet homme n'eût pas existé. — Et pourquoi, citoyen consul? dit Girardin. — C'est qu'il a préparé la Révolution française. — Il me semble, citoyen consul, que ce n'est pas à vous à vous plaindre de la Révolution. — Eh bien! répliqua Bonaparte, l'avenir apprendra s'il n'eût pas mieux valu pour le repos de la terre que ni Rousseau ni moi n'eussions jamais existé. »

— Bibliogr. On peut consulter sur cette localité les ouvrages suivants : *Ermenonville*, lettre écrite par une jeune dame de Paris (Amsterdam, 1780, br. in-8o); *Promenade* ou *Itinéraire des jardins d'Ermenonville, auquel on a joint vingt-cinq de leurs principales vues*, dessinées et gravées par Mérigot fils [par le comte C. St. X. de Girardin] (Paris, 1788, 1791, 1811, in-8o); *Voyage à Ermenonville*, par Letourneur, en tête du premier volume de l'édition de Poinçot des *Œuvres* de J.-J. Rousseau (Paris, 1788, in-8o); *Voyage à Ermenonville* ou *Lettres sur la translation des restes de J.-J. Rousseau au Panthéon* (s. d., in-8o); *Voyage à l'île des Peupliers*, par Arsenne Thiébaut (Paris, an VII [1799], in-12, fig.); le *Voyage de Chantilly et d'Ermenonville*, dans le *Voyageur curieux et sentimental*, par Damin (Toulouse, an VIII [1800], in-8o); *Jardins de la France et anciens châteaux. Ermenonville*, par Alexandre de Laborde (Paris, 1808, in-fol., fig.); *Description d'Ermenonville*, par Fayolle, dans le *Magasin encyclopédique* (mars, 1810, p. 280); *Recollection of a voyage to Ermenonville, Morfontaine, etc., in the autumn of* 1809, by Warden (New-York, 1811, in-18); *Voyage à Ermenonville, dédié à ma femme*, suivi de *Poésies diverses*, par F.-L. J. [Jourdan] (Paris, 1813, in-18); *Lettres à Jennie sur Montmorency... Ermenonville et les environs*, par M. F. L*** [Lenormand] (Paris, 1818, in-12); *Voyage à Ermenonville*, par la comtesse de Genlis (Paris, 1818, in-12); *Voyage à Ermenonville, contenant des anecdotes inédites sur J.-J. Rousseau, le plan des jardins et la flore d'Ermenonville, publiée pour la première fois*, par Arsène Thiébaut de Berneaud (Paris, 1819, in-12; 3e édit., 1826, in-12); *Trois jours en voyage* ou *Guide du promeneur à Chantilly, à Mortefontaine et à Ermenonville* (Paris, 1828, in-12, avec 3 plans).

ERMENS (Joseph), bibliographe belge, né à Bruxelles en 1736, mort dans la même ville en 1805. Il était imprimeur-libraire dans sa ville natale. Bibliographe distingué, il a laissé un grand nombre de catalogues, parmi lesquels il convient de citer celui des livres des couvents supprimés dans les Pays-Bas. Il a aussi, comme éditeur, publié des ouvrages importants et a écrit lui-même : *Bibliographie des livres anonymes concernant l'histoire des Pays-Bas* (in-fol.); *Bibliographie des pièces authentiques concernant l'histoire des troubles des Pays-Bas* (2 vol. in-fol.), etc.

ERMERIC, HERMENRIC ou **HERMENERIC**, roi des Suèves, mort en 440. Il s'établit en Galice vers 411, fut vaincu par Gondéric, roi des Vandales, en 419, puis par Genséric, autre roi des Vandales, en 427, et régna ensuite paisiblement. Il étendit même sa puissance et laissa sa couronne à Rechila.

ERMERIC, roi des Goths. V. HERMANRIC.

ERMIN s. m. (èr-main). Comm. Droit de douane qui se perçoit dans les Echelles du Levant, à l'entrée et à la sortie.

ERMINÉE s. f. (èr-mi-né). Entom. Syn. d'ÆDIE, genre d'insectes lépidoptères.

ERMINETTE s. f. (èr-mi-nè-te — Bochart dérivait ce mot de l'arabe *alermin*, qui se trouve dans la nomenclature coptique pour désigner un instrument de menuisier; mais il est plus probable que le nom de cet instrument se rapporte à celui de l'*hermine*, autrefois *ermine;* il serait ainsi désigné parce qu'on a comparé la partie recourbée de l'*erminette* au museau de l'*hermine*). Hache courbée vers le manche, dont on se sert pour doler et planer : ERMINETTE *de tonnelier, de charpentier.* ‖ On écrit aussi HERMINETTE.

ERMINSUL, dieu de la mythologie saxonne. V. IRMINSUL.

ERMITAGE ou **HERMITAGE** s. m. (èr-mi-ta-je — rad. *ermite*). Habitation d'un ermite : *Hâtons-nous de quitter le monde et de gagner notre* ERMITAGE. (Le Sage.) ‖ Couvent de religieux ermites : *Il y avait autrefois un* ERMITAGE *au mont Valérien.* (Acad.)

— Par ext. Lieu solitaire et écarté : *J'aime la campagne, mais la campagne habitée; je déteste les* ERMITAGES. ‖ Petite maison des champs qu'il était d'usage de se bâtir autrefois pour s'y divertir avec des amis : *Dès que les arbres auront repris leur livrée verte, nous allons à cet* ERMITAGE *de délices qui mérite bien ce nom.* (Volt.)

— Comm. *Vin de l'Ermitage* ou simplement *Ermitage*, Vin récolté sur le coteau de l'Ermitage, dans la vallée du Rhône.

> Qui nous rendra l'antique usage
> De ces soupers délicieux,
> Où la franchise et l'*ermitage*
> Réunissaient nos bons aïeux?
>
> DÉSAUGIERS.

ERMITAGE (L'), coteau vignoble de France (Drôme), sur la rive gauche du Rhône, dominant la petite ville de Tain, à 18 kilom. N. de Valence, renommé pour ses vins rouges et blancs.

Ce coteau célèbre doit son nom à un ermitage fondé, en 1225, par Gaspard de Sterimberg, chevalier de la cour de France, qui obtint de se faire concéder en ce lieu un terrain dépendant de la chapelle Saint-Christophe pour y vivre en cénobite. Il est probable que ceux qui lui succédèrent plantèrent en ce lieu quelques pieds de vigne; on en trouve la preuve dans le passage suivant d'un acte en date du 10 janvier 1529 : *Venerabilis vir dominus Claudius Chiffetti... rector capellæ Sancti-Christophori, tradit et remittit venerabili viro Claudio Bolliati presbytero Tineti... videlicet dictam capellam Sancti-Christophori nuncupatam* Hermitage *cum domibus ejusdem ac duabus vineis, et hoc per tres annos, hoc mediante, quod idem dominus Bolliati tenebitur et debebit bene et decenter colere, facere vineas, etc.*

A l'époque de la Révolution, la réputation de ce vignoble était déjà universelle, bien que la crête du coteau, appelée aujourd'hui *mas de Bessar*, n'eût pas encore été défrichée. Voici les classifications des quartiers de vignobles, appelés *mas :* 1o mas de Greffieux, 2o de Méal, 3o de Bessar, 4o de Beaumes, 5o de Cocoules, 6o de Murets, 7o de Dionnières, 8o de l'Ermite, 9o de Péléat, 10o de la Pierrelle, 11o du Colombier, 12o de Varognes.

Le mas de Greffieux, placé au bas du coteau, est argileux et peu étendu; il donne le meilleur vin; le Méal placé au-dessous de lui l'égale presque, ainsi que le Bessar. Les autres mas décroissent en qualité, tout en conservant une grande valeur.

Le véritable ermitage se compose des produits combinés des trois premiers mas, et pour être classé en premier cru, il faut être propriétaire de vignes dans chacun d'eux.

Le vin rouge de l'Ermitage est l'un de nos plus riches en couleur; il se distingue par un bouquet spécial que nul autre vin du Rhône ne peut lui disputer; il est généreux, délicat, moelleux, parfait enfin. S'il n'est pas prisé à sa juste valeur, il faut s'en prendre à la contrefaçon. En outre, les propriétaires des vignobles autres que ceux des trois premiers mas n'en baptisent pas moins leurs vins du nom d'*ermitage*, bien qu'ils soient inférieurs. C'est ainsi que l'on appelle cognac toutes les eaux-de-vie fabriquées dans les Charentes, et que l'on déprécie les vrais cognacs en lançant dans le commerce des liqueurs d'une qualité secondaire.

Le vin blanc de l'Ermitage est prisé ce qu'il vaut, puisqu'on le considère comme le meilleur de France; il est corsé, spiritueux, fin, agréable et parfumé; lorsqu'il est vieux, il se rapproche des vins vieux d'Espagne.

On cultive à l'Ermitage quatre cépages principaux : la grosse et la petite chiraz pour le vin rouge, la roussanne et la marsanne pour le blanc.

La vigne reçoit dans sa jeunesse cinq façons; toutes les cultures se donnent avec la pioche. Lorsque les vignes ont atteint quatre ans, on les taille, on établit des échalas, on déterre en mars, on ébourgeonne, on bine en juin; on déterre le raisin en août; on épampre. Les plantations ne sont en plein rapport que la sixième année. On vendange lorsque les raisins sont très-mûrs; l'opération s'exécute rapidement et dure à peine cinq ou six jours; le rendement moyen est de vingt-quatre hectolitres par hectare. On évalue les frais de culture et de vendange à 900 fr. environ par hectare. L'hectare vaut de 35,000 fr. à 60,000 fr., selon les crus.

Examinons en particulier chacun des cépages. La roussanne se distingue par une souche vigoureuse, un sarment lisse, cassant et à grappillons; des bourgeons gros et pointus; des feuilles épaisses, bien développées, lobées, dentées, vertes, duveteuses en dessous; des grappes allongées; des grains ronds, petits, inégaux, lâches, très-dorés. La marsanne a un sarment plus gros, plus fortement strié; des feuilles grandes, très-épaisses, très-tourmentées, lobées, fortement dentées, vert foncé en dessus, cotonneuses en dessous; la grappe est moins allongée, les grains sont ronds, pressés, inégaux, moins dorés. La roussanne débourre et fleurit la première. La petite chiraz se distingue par un sarment foncé, des bourgeons gros et ronds, des feuilles grandes et fines, à cinq lobes, quelquefois laciniées, dentées inégalement, vertes, duveteuses en dessous; des grappes allongées, des grains ovalaires, très-pressés, inégaux, d'un noir violet.

Quant à la grande chiraz, nous ne nous en occuperons pas, parce que la culture en est abandonnée presque complétement aujourd'hui. Ce cépage avait l'avantage de produire en grande quantité; mais le vin était d'une qualité inférieure. Les propriétaires, poussés par le sentiment bien entendu de leurs intérêts, préfèrent produire moins et remplacer la quantité par la qualité. Cette manière de procéder mérite d'autant plus d'être citée qu'elle devient de plus en plus rare aujourd'hui.

— *Fabrication.* On égrappe le raisin, on le trie, on le met dans une cuve, on le foule deux fois par jour pendant huit jours et une seule fois après ce laps de temps. Au bout de vingt ou trente jours, la fermentation cesse, le vin refroidit et s'éclaircit; on le tire; on le met dans des futailles de 210 litres, en chêne et neuves. On bouche légèrement ces futailles pendant un mois environ et l'on ouille tous les jours; puis on bouche hermétiquement; on tourne le tonneau sur la bonde; on le laisse reposer quatre ans en le soutirant tous les ans, et on le met enfin en bouteilles.

Pour le vin blanc, les procédés de fabrication sont les mêmes, seulement on presse immédiatement la vendange et l'on soutire deux fois par an, au printemps et à l'automne. On ne le met en bouteilles qu'à cinq ans, et on ne le boit qu'après une année de bouteille. Il se conserve indéfiniment.

Le vin de paille, fabriqué avec les mêmes cépages que le blanc, subit une préparation spéciale. On fait sécher le raisin cinq ou six semaines sur la paille; on presse au pressoir; le sirop qui résulte de cette opération s'éclaircit, après avoir fermenté. On met le vin en bouteille à l'âge de sept ans. Sa conservation est illimitée.

— *Commerce.* Le vin rouge se vend ordinairement 200 fr. les 100 litres; le blanc vaut un peu moins cher; quant au vin de paille, il ne se vend qu'en bouteilles de 7 ou 8 fr., prises chez le propriétaire, et même quelquefois davantage. Le vin rouge se mêle au bordelais, avec lequel il s'assimile parfaitement en lui donnant plus de vivacité et de couleur.

ERMITAGE (L'), sorte de petit chalet de la vallée de Montmorency, situé au fond du parc du château de Mme d'Epinay, où J.-J. Rousseau passa environ six années, l'époque la plus douce de sa vie. C'est là qu'il connut Mme d'Houdetot et qu'il composa sa *Nouvelle Héloïse*, le *Discours sur l'inégalité des conditions* et, en partie, son *Dictionnaire de musique*.

Ermitage (palais et musée de L') à Saint-Pétersbourg. L'Ermitage, construit par ordre de Catherine II, qui en avait fait sa *petite maison*, eut pour architectes Lamotte, Velten et Guarenghi. Une rue étroite le sépare du palais d'hiver des czars, auquel le relient trois galeries ou passages couverts jetés de l'un à l'autre édifice, au premier étage. Comme monument, il offre peu d'intérêt, mais la collection de tableaux qu'il renferme est la plus considérable qu'il y ait en Russie et une des plus riches qu'il y ait au monde; elle est digne d'être citée à côté de notre Louvre, à côté des Offices de Florence, du Belvédère de Vienne, des Studj de Naples, de la pinacothèque de Munich, de la National Gallery de Londres, du musée royal de Madrid et de la galerie de Dresde. On y compte environ 2,000 tableaux, dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre de premier ordre. Ce splendide musée est la propriété particulière des czars. Composé à l'origine des tableaux que Catherine II avait réunis pour la décoration de sa demeure particulière, il n'a pas cessé de s'accroître d'année en année, sous les successeurs de cette princesse.

Chose incroyable! l'école française est représentée à l'Ermitage d'une façon sinon plus brillante, du moins plus complète qu'au Louvre même. On y rencontre des œuvres d'une foule d'artistes de second ordre, surtout de ceux du XVIIIe siècle, de l'époque où la grande Catherine, la correspondante de Voltaire, s'efforçait de faire pénétrer dans son empire les modes, les goûts et l'esprit de la France. Les vieux maîtres de notre école y comptent plusieurs œuvres capitales. Parmi les vingt-trois tableaux attribués à Poussin, on distingue : *Esther devant Assuérus*, scène très-pathétique et admirablement composée; une *Visitation*, grande toile un peu assombrie, mais d'une rare noblesse de style; deux *Sainte Famille;* une *Nymphe lutinée par un satyre;* une *Descente de croix;* le *Frappement du rocher;* les *Amours jouant.* Claude Lorrain a une douzaine de tableaux : *Jacob et Rachel;* le *Repos de la sainte Famille; Tobie et l'Ange;* la *Lutte de Jacob avec l'Ange;* le *Supplice de Marsyas;* deux *Ports de mer;* les *Disciples d'Emmaüs; Apollon et la sibylle de Cumes*, etc. Ces tableaux, les quatre premiers surtout, où Claude a voulu marquer par la variété de l'effet lumineux les quatre heures principales du jour, sont des morceaux de premier choix. Du Guaspre, il y a aussi d'excellents paysages : le *Chasseur*, le *Pêcheur*, la *Cascade;* de Valentin : un *Corps de garde*, où des soldats jouent aux dés et où l'on voit saint Pierre reniant le Christ; de Sébastien Bourdon : *Persée et Andromède, Jacob et Laban;* de Jacques Stella : une *Sainte Famille, Moïse sauvé des eaux;* de Pierre Mignard : *Jephté, Cléopâtre* et une très-importante composition, la *Famille de Darius aux pieds d'Alexandre;* d'Eustache Lesueur : le *Martyre de saint Etienne*, vaste toile d'une authenticité douteuse; *Moïse exposé sur le Nil*, œuvre de noble ordonnance et de forte exécution; une *Sainte Famille;* de Charles Le Brun : une belle copie de l'*Ecole d'Athènes*, un *Crucifiement*, *Dédale et Icare;* du Bourguignon : de vigoureuses batailles dans la manière de Salvator; de Rigaud : le *Portrait de Fontenelle;* de Carle Vanloo : *Junon et l'Amour*, *Vénus Uranie;* de Watteau : une *Marche* et une *Halte de troupes*, une *Danse* et un *Dîner* champêtres, morceaux touchés avec esprit, grâce, finesse, et une *Sainte Famille*, sujet rarement traité par le peintre des fêtes galantes; de François Boucher : une *Fuite en Egypte;* de Joseph Vernet, dix-sept tableaux, dont quelques-uns sont fort beaux : la *Vue de Palerme*, la *Vue de Reggio*, une *Marine* au soleil levant, un *Clair de lune*, un *Naufrage;* de Greuze : un chef-d'œuvre célèbre, le *Paralytique servi par ses enfants*.

L'école flamande et l'école hollandaise se présentent à l'Ermitage avec plus d'importance encore et plus d'éclat que l'école française. Parmi les œuvres des maîtres primitifs, on remarque deux intéressants panneaux, le *Jugement dernier* et le *Crucifiement*, attribués par le savant Waagen à Pierre Cristus ou Christophsen, contemporain de Van Eyck; la *Guérison de l'aveugle*, riche composition, peinte d'un ton chaud par Lucas de Leyde; une *Vierge avec l'Enfant Jésus*, entourée des sibylles, des prophètes, des patriarches, œuvre importante de Quentin Matsys; une *Annonciation* de Michel Coxcie; un *Calvaire*, triptyque, par Heemskerk; les *Trois âges* de la vie de l'homme, allégorie, par Frans Floris; une *Madone*, de Mabuse, etc. Rubens et Van Dyck comptent à l'Ermitage un grand nombre de chefs-d'œuvre. Du premier, il nous suffira de citer : l'*Expulsion d'Agar*, prodige de clair-obscur, à la fois plein de profondeur et d'éclat; une *Descente de croix;* le *Souper chez le Pharisien*, vaste composition comprenant quatorze figures de grandeur naturelle; *Silène ivre*, peinture un peu crue, retraçant avec une surprenante énergie le délire bachique; la *Délivrance d'Andromède;* le *Départ d'Adonis;* un admirable portrait d'Hélène Fourment, femme de l'artiste; des paysages superbes, dont deux surtout, l'*Arc-en-ciel* et un *Site montagneux* éclairé par le crépuscule, étonnent par la vérité de l'effet et l'ampleur de l'exécution; une *Lionne jouant avec ses petits*, peinture des plus spirituelles et des plus énergiques. Quarante toiles environ sont attribuées à Van Dyck; les plus remarquables sont : une *Sainte Famille*, dans un paysage, peinture du coloris le plus brillant; un *Saint Sébastien* secouru par les anges; la *Mort d'Adonis;* toute une série de portraits magnifiques, entre autres celui de l'artiste lui-même à l'âge de seize ans, ceux de Charles Ier, roi d'Angleterre et de sa femme, celui du peintre Snyders, celui du financier belge Van der Wouver.

De Snyders, l'Emitage possède plusieurs natures-mortes d'une exécution magistrale, des *Chasses*, un tableau représentant des *Loups* qui dévorent un cheval; de Gérard Honthorst, un *Christ devant Pilate*, une *Fileuse à son rouet;* de Jordaens, *Argus endormi*, le *Satyre et le paysan*, *Saint Paul à Lystres*, les portraits de Rubens et de ses enfants; de Th. Rombouts, une *Cuisinière courtisée par un soldat:* de Breughel de Velours, une dizaine de fins et charmants paysages animés par des scènes mythologiques ou religieuses; de Cornelis Poelenbing, des paysages historiques; de Craesbeke, un *Intérieur flamand*, éclairé par un vif rayon de soleil; de David Téniers le jeune, une *Fête des archers et des arbalétriers d'Anvers*, l'une des toiles les plus grandes et les plus belles du maître, un *Corps de garde*, deux *Kermesses*, un *Port de mer* et un *Paysage* avec des pêcheurs, d'un ton argentin des plus séduisants, etc.

Rembrandt n'apparaît nulle part avec plus de force, avec plus de puissance, avec plus d'éclat qu'à l'Ermitage. Ses tableaux, au nombre de quarante-trois, représentent les sujets les plus divers. Les meilleurs sont : une *Descente de croix*, remarquable par le caractère dramatique de la composition, la profondeur et la chaleur des reflets dorés du clair-obscur; une *Sainte Famille*, d'un sentiment qui n'a rien de mystique, mais d'une habileté d'exécution tout à fait prodigieuse et dont l'effet lumineux est véritablement magique; la *Parabole des ouvriers de la vigne*, composition pleine d'animation; le *Sacrifice d'Abraham;* le *Retour de l'Enfant prodigue;* l'*Education de la Vierge;* le *Reniement de saint Pierre;* une *Danaé*, peu décente, mais d'une couleur superbe; plusieurs portraits, entre autres celui du calligraphe hollandais Copenol; une *Marine*, d'un coloris chaud et transparent.

Les élèves de Rembrandt sont peu nombreux à l'Ermitage. De Ferdinand Bol, on voit une très-belle allégorie de la *Charité* et plusieurs portraits excellents, entre autres celui d'un homme inconnu, coiffé d'un chapeau; de G. Flinck, le portrait du poëte hollandais Cats; de Gérard Dov, une quinzaine de tableaux, la plupart de première qualité : la *Marchande de harengs*, qui rappelle la chaleur et la transparence du clair-obscur de Rembrandt; la *Liseuse* (vieille femme en lunettes), popularisée par la gravure; l'*Empirique* ou le *Médecin des urines*, précurseur du docteur Goupy, qui, depuis, a fondé l'*Uroscope;* un *Baigneur* et deux *Baigneuses*, qui sont peut-être les seules figures nues qu'ait peintes l'auteur; le *Philosophe;* le portrait d'un gentilhomme tenant des gants à la main, et le portrait de G. Dov lui-même.

Il y a peu de musées qui possèdent des Terburg, des Berghem, des Van der Neer, des Paul Potter, des Van der Heyden, des Wouwerman aussi beaux que ceux de l'Ermitage. De Terburg, nous citerons : une *Jeune fille lisant une lettre*, et une *Jeune femme à laquelle un gentilhomme offre de l'argent;* de Berghem, qui ne compte pas moins de dix-huit toiles : une *Halte de chasseurs*, un paysage avec un pont de pierre vu au soleil couchant, un autre avec un troupeau de moutons et un berger qui joue de la flûte; de Van der Neer : un *Moulin à vent*, derrière lequel se lève la lune; de Paul Potter : une *Cour de ferme*, un paysage avec des pêcheurs, et le *Procès du chasseur jugé par les animaux*, composition des plus curieuses, qui comprend dix épisodes; de Van der Heyden : différentes vues de villes hollandaises, avec des figures de Van de Velde; de Wouwerman : une *Chasse au cerf*, divers *Combats de cavalerie*, le *Départ pour la chasse à l'oiseau*, le *Repos des voyageurs*, les *Voituriers*, les *Relais flamands*, un *Manége*, un *Carrousel*, etc.

Jean Steen a trois toiles capitales : une *Esther devant Assuérus*, la *Mariée malgré elle* et une *Conversation;* Adrien van Ostade : une *Réunion de paysans devant une ferme;* Isaac van Ostade : l'*Eté* et l'*Hiver;* Brauwer : un *Troupeau de porcs* et des scènes de tabagie; Ruysdael : une *Cascade*, une *Solitude*, œuvres du sentiment le plus poétique et de l'exécution la plus magistrale; Metsu : un *Repas de famille*, une *Consultation médicale*, l'*Enfant prodigue attablé avec des courtisanes;* G. Netscher : un *Intérieur hollandais* et plusieurs portraits élégants; Frans Mieris : son propre portrait, la *Visite*, une *Dame faisant danser un épagneul;* Guill. Mieris : *Un médecin tâtant le pouls à une jeune femme*, la *Chasteté de Joseph*, l'*Expulsion d'Agar;* Albert Cuyp : divers paysages avec des animaux; Karel du Jardin : le *Gué*, des *Animaux au pâturage;* P. de Hoogh : le *Retour du marché;* Van der Werff : une *Sainte Famille*, une *Assomption*, la *Mise au tombeau*, et son propre portrait, etc. Citons enfin des paysages de Wynants, Moucheron, Van Goyen, Paul Brill, Pynacker, Jean Both, Jean Hackaert, Guill. de Heusch, Jean-Baptiste Weenix, Adr. van de Velde, Salomon Ruysdael; des *Chasses* d'Abraham Hondius; des *Animaux* d'Hondekoeter; des *Fleurs* de Van Huysum, etc.

Bien que les tableaux italiens forment au moins le quart du nombre total de ceux de la galerie, il semble, dit M. Viardot, que, toutes proportions gardées, l'école italienne est plus faible à l'Ermitage que les autres écoles. Parmi les divers ouvrages attribués à Léonard de Vinci, il n'y a guère qu'une *Sainte Catherine* qui paraisse bien authentique. Michel-Ange, dont les tableaux mobiles sont si rares, est donné comme étant l'auteur d'un *Enlèvement de Ganymède;* mais il n'en a sans doute fourni que le dessin. Il y a quatre *Sainte Famille* attribuées à Andrea del Sarto; une *Bethsabée*, du Bronzino, qui est d'un très-grand style; les figures en pied de *Saint Jean* et de *Saint André*, et une *Madone* de Fra Bartolommeo; la *Sainte Famille*, dite la *Vierge d'Albe*, deux autres *Sainte Famille*, une *Judith*, et quelques autres toiles moins importantes attribuées à Raphaël; une *Bataille*, la *Création d'Eve* et deux *Sainte Famille*, de Jules Romain; une charmante *Madone*, de Perino del Vaga; seize tableaux attribués au Titien et dont les plus remarquables sont : une *Danaé*, une *Toilette de Vénus*, le portrait de Lama Dianti...; de beaux portraits du Tintoret, de Paris Bordone, de Sébastien del Piombo; une *Sainte Famille*, une *Descente de croix*, le *Repos en Egypte*, l'*Ascension*, la *Pentecôte*, de Paul Véronese; une *Mise au tombeau*, un *Portement de croix*, une *Sainte Famille*, de Louis Carrache; douze ouvrages d'Annibal Carrache; une quinzaine du Guide, entre autres : la *Dispute sur l'Immaculée Conception*, l'*Enlèvement d'Europe*, *Saint François adorant l'Enfant Jésus;* le *Triomphe de Vénus*, l'*Annonciation*, de l'Albane; *Sainte Hélène*, l'*Amour*, du Dominiquin; *Saint Jérôme dans le désert*, l'*Assomption* et deux *Sainte Famille*, du Guerchin; diverses toiles du Baroche, de Salvator Rosa, du Cortone, de Carle Maratte, de Francia, de Giorgione, de Bellini, de Carlo Dolci, de Cigoli, de Palma le vieux, du Bassan, de Canaletto, d'Augustin Carrache, de Luca Giordano, etc.

L'école espagnole, qui n'a guère plus de trente tableaux au Louvre, en compte plus de cent au musée de l'Ermitage. De Murillo, ce musée possède une *Nativité*, une *Conception*, le *Martyre de saint Pierre le Dominicain*, composition des plus importantes; une *Adoration des bergers*, un *Jeune garçon*, une *Jeune fille*, une *Fuite en Egypte;* de Velasquez : les portraits d'Innocent X, d'Olivarès, une tête de *Jeune paysan* riant aux éclats, une *Vue de Saragosse*, une *Vue de la Caraca;* de Zurbaran : une *Madone*, d'Alonzo Cano : une *Madone* et un *Enfant Jésus;* de Ribera : deux *Philosophes*, une charmante *Sainte Lucie*, un *Saint François de Paule*, un *Saint Jérôme au désert*, un *Saint Sébastien;* de Juan de Juanès, un *Saint Dominique* et une *Sainte Anne;* du Greco : le portrait du poëte don Alonzo de Ercilla y Zuñiga; de Moralès : une *Mater Dolorosa* très-expressive; de Ribalta : une *Mise en croix*, une *Madeleine au tombeau* et une *Sainte Catherine;* de Navarrete : un *Saint Jean en prison*, belle figure, dans le style du Titien; de Cl. Coello : son propre portrait et une *Madeleine;* de Luis Tristan : un portrait de Lope de Vega; divers ouvrages de Mateo Cerezo, de Juan Carreño de Miranda, de Vicente Carducho, de Juan de las Roelas, de Pablo de Cespedès, de J.-B. Mayno, de Blas de Prado, etc.

De l'école allemande, il n'y a guère à citer qu'un tryptique attribué à Albert Dürer; quelques portraits par Holbein et Lucas Cranach, d'assez bonnes compositions de Rottenhamer et de Lietrich; une très-étonnante figure de *Philosophe* ou de *Solitaire*, par Denner; le *Jugement de Pâris*, un *Saint Jean-Baptiste*, *Persée délivrant Andromède*, de Raphael Mengs; quelques épisodes du *Voyage sentimental* de Sterne, par Angelica Kauffmann.

L'école russe n'est guère mieux représentée à l'Ermitage que l'école allemande; elle ne compte guère qu'une trentaine de tableaux, parmi lesquels : un épisode du *Siége de Kiev*, par André Ivanoff; un *Noli me tangere*, d'Alexandre Ivanoff; une *Bacchante*, de Feodor Bruni; un *Jardinier*, par Oreste Kiprainski; une *Vue du Colysée*, par Sylvestre Schedrine; les *Cascatelles de Tivoli*, par F. Matveieff; diverses *Vues de Judée*, par Maxime Vorobieff; une *Grange à battre le blé*, par Alexis Venetzianoff, etc.

Ermitage (THÉATRE DE L'), faisant partie du magnifique palais de ce nom, à Saint-Pétersbourg (v. l'article précédent). Le palais impérial de l'Ermitage est la résidence d'été de la cour moscovite et possède, par conséquent, plus d'un point de ressemblance avec Versailles, Potsdam et Windsor; on y rencontre tout ce qui peut contribuer aux plaisirs des yeux et de l'intelligence, et l'Ermitage est renommé, non-seulement par ses vastes appartements, ses magnifiques jardins, mais encore par ses riches collections, ses musées de peinture et de sculpture ancienne et moderne, ses galeries d'antiquités et de curiosités, et enfin par son théâtre.

Le théâtre de l'Ermitage n'est point fameux par lui-même, mais par les souvenirs qu'il rappelle. On y arrive en traversant une galerie couverte qui lui sert en quelque sorte d'antichambre, et qui a été jetée avec har-